

Un milieu de vie !

Pier-Luc Lasalle

Numéro 163 (2), 2017

Banlieues

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/85755ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lasalle, P.-L. (2017). Un milieu de vie ! *Jeu*, (163), 50–53.

Un milieu de vie!

Pier-Luc Lasalle

Au fil des ans, entre la vingtaine et la trentaine, le regard de l'auteur de *Construction*, une pièce sur la banlieue créée au Rideau Vert en 2008, a beaucoup changé. Il s'est nuancé, précisé, complexifié.



La banlieue est un monstre. Un trou d'ennui et d'envies où la surconsommation est reine, où le conformisme est un dogme et où chaque jour qu'on passe équivaut à mourir un peu. C'est du moins de cette façon qu'on la dépeint souvent dans la fiction. Pourquoi ?

Le texte commence par : « Banlieue. » Un seul mot, suivi d'un point. Et pourtant, tout un décor se déploie sous nos yeux. Des maisons cordées, toutes pareilles. Du gazon. De l'asphalte. Au moins une voiture dans l'entrée de garage. Tout ça en un seul mot.

Une atmosphère particulière nous vient aussi automatiquement en tête. C'est lourd. Pesant. Le regard des autres risque d'être évoqué en filigrane de l'histoire qui nous sera racontée. Cette histoire, pour sa part, sera très certainement une histoire de famille. Une famille « normale ». « Ordinaire. » Un homme et une femme. Des enfants. Ou un désir d'enfants. Ou un enfant qui revient à la maison... Quelque chose du genre.

PRÉCISER LE DÉCOR

Le décor est le carré de sable dans lequel l'auteur peut s'amuser. Mieux il est défini, plus son travail devient facile. C'est en lisant *Story* de Robert McKee que j'ai compris cette règle de base. Avant, il m'arrivait de tomber dans le piège qu'il dénonce ici : « Lorsque je travaille au développement de scénarios, je suis souvent frappé par la façon dont les auteurs s'efforcent d'échapper aux contraintes d'écriture en refusant d'être spécifiques. Lorsque je leur demande quel est leur décor, certains me répondent d'un air enjoué : "L'Amérique." Si j'insiste : "C'est grand l'Amérique. Tu n'as pas un quartier précis en tête ?", "Bob, ça n'a pas d'importance, c'est une histoire intrinsèquement américaine. Ça parle d'un divorce. Qu'est-ce qu'il pourrait y avoir de plus américain ? On peut situer l'histoire en Louisiane, à New York ou dans l'Idaho. Ça n'a pas d'importance." Au contraire, cela

a beaucoup d'importance. Se séparer dans les bayous ne ressemble en rien à un litige de plusieurs millions de dollars sur Park Avenue ni à un adultère dans une ferme où l'on cultive les pommes de terre. Aucune histoire n'est "exportable". Une histoire juste se déroule dans un lieu et à une époque précise¹. »

La banlieue que j'évoquais plus tôt est-elle si précise ? Est-ce que Saint-Lambert et Boisbriand sont identiques ? Devrait-on être plus spécifique lorsqu'on écrit un texte se déroulant en banlieue ?

Lors de mon parcours à l'École nationale de théâtre, il m'arrivait souvent d'écrire des histoires de banlieue. Je nommais rarement mon décor, mais dès que je partageais mes textes avec mes collègues, je sais que Laval leur venait spontanément en tête. Pourtant, à l'époque, je connaissais peu Laval. La banlieue qui m'inspirait était sans doute Gatineau, d'où je suis originaire, ou Pointe-Claire, où j'ai passé une adolescence triste à m'ennuyer dans une maison neuve d'un nouveau quartier mal desservi par les transports en commun.

Adolescent, la banlieue me semblait être une cage. C'est sans doute normal que mes premiers textes se soient principalement déroulés dans une banlieue étouffante. Aujourd'hui, je me rends compte qu'elle était générique, la banlieue que je décrivais. J'explorais les thèmes de l'ennui, de l'envie, du conformisme, mais je ne sais pas si j'arrivais à aller plus loin, à être vraiment original. Je me dis maintenant que c'est sans doute parce que je n'étais pas assez spécifique au moment où je plantais mon décor. Écrire « Banlieue » me suffisait. Des maisons cordées, toutes pareilles. Du gazon. De l'asphalte. Une voiture. Je savais que tout ça était évoqué dans les huit lettres que je venais d'écrire. Je sentais alors que je pouvais passer aux dialogues.

Construction de Pier-Luc Lasalle, mis en scène par Daniel Roussel (Théâtre du Rideau Vert, 2008). Sur la photo : Hélène Bourgeois Leclerc. © Suzane O'Neill

1. Robert McKee, *Story*, Paris, Éditions Dixit, 2010, p. 69.

J'élève ma famille à Laval-des-Rapides, pour être plus précis. J'ai une voiture, une tondeuse et deux pelles. Traverser le pont séparant Montréal de Laval a été une épreuve psychologique pour moi. J'avais peur de me retrouver dans *American Beauty* ou dans *Little Children* [...]

Pour *Construction*, je voulais que l'action se déroule dans une maison, qui s'ouvrirait comme s'ouvraient les maisons de poupées des enfants, et qu'on y voie un intérieur se construire, se meubler au fil des actes. Je souhaitais que le bien-être matériel grandissant mette en lumière le désarroi profond et l'insatisfaction chronique des personnages. À chaque réception, Lucie pétillait comme du champagne, mais elle souffrait de plus en plus. Sous ses apparences de comédie, *Construction* est un drame. Lucie et Philip réalisent qu'ils ne sont plus heureux ensemble. L'ont-ils déjà été? Ils se sont unis pour de mauvaises raisons et n'arrivent pas à se laisser. Ils ont trop « investi » dans leur relation pour revenir en arrière, croient-ils. Ils sont victimes d'une construction sociale qui remonte à leurs jeux d'enfants. La banlieue rêvée de leur maison Happy Family ou Loving Family devient un endroit réel de manque constant, d'envie et de jalousie. Pourtant, en apparence, tout va pour le mieux dans le meilleur des mondes. *Construction* se déroule dans un nouveau projet d'une banlieue anonyme où tout le monde vit peut-être le même drame qu'eux.

LUCIE—C'est important de faire les choses dans l'ordre. C'est pour ça qu'on est forts, nous. C'est parce qu'on construit sur du solide.

Je ne procèderais plus de la même manière si je souhaitais écrire une pièce se déroulant en banlieue, aujourd'hui. Je ne voudrais pas que la banlieue soit « anonyme ». J'écrirais « Saint-Jérôme » ou « Châteauguay ». J'écrirais même « Vimont » ou « Pont-Viau », si ma pièce se déroulait à Laval. Être spécifique me permettrait peut-être d'éviter les écueils de certains clichés.

Or, en ce moment, je n'ai plus envie d'écrire des histoires de banlieue. Je suis toujours fasciné par elle, j'aime toujours autant les œuvres qui s'y déroulent, mais, personnellement, je ne sais plus comment l'aborder en fiction. Il faut dire que mon regard sur elle a changé...

J'Y VIS

Après 10 ans sur le Plateau-Mont-Royal, je suis désormais de retour en banlieue. Je m'étais pourtant juré que je n'y habiterais plus jamais. Mais la vie étant ce qu'elle est, je suis désormais un Lavallois, aussi ironique que ce soit... J'élève ma famille à Laval-des-Rapides, pour être plus précis. J'ai une voiture, une tondeuse et deux pelles. Traverser le pont séparant Montréal de Laval a été une épreuve psychologique pour moi. J'avais peur de me retrouver dans *American Beauty* ou dans *Little Children*, deux films qui ont marqué mon imaginaire. Mais il n'en est rien. Jusqu'à présent, j'arrive à être heureux. À aimer le calme des soirées d'été passées dans ma cour à regarder les enfants jouer alors que le soleil descend doucement à l'horizon... J'apprécie mes voisins, qui ont mon âge, qui partagent mon désir de manger bio, qui sont brillants et drôles. Je me déplace encore à pied et en métro le plus souvent possible. Quand je vais au parc avec les enfants, j'y croise souvent d'autres papas, qui sont devenus des amis.

Ma vie est loin d'être plate ou banale, mais elle n'est aucunement matière à fiction.

Je remets donc en doute tout ce que j'ai écrit jadis à propos de la banlieue. Je me demande si, malgré moi, je ne portais pas de jugements. J'ai l'impression que le regard que j'avais sur la banlieue était peut-être étroit, qu'il manquait d'ampleur.

Je sais bien qu'elle existe, cette banlieue beige avec des maisons tellement grandes qu'elles paraissent vides (pourtant, les spacieux espaces de rangement débordent de cochonneries acheées aux *outlets* d'à côté). Elle me déprime toujours autant, cette banlieue lointaine dont on sort à 6 h du matin pour aller travailler au centre-ville et qu'on retrouve à 19 h après avoir passé 4 heures de sa journée, seul, dans le trafic, à sacrer contre les bouchons. Mais si j'écrivais un texte sur la banlieue maintenant, je voudrais qu'il soit différent. À la limite, les habitants du



Plateau qui conduisent des VUS, achètent leur café au Starbucks et font leur épicerie au Costco m'inspirent davantage.

Depuis ma banlieue, j'envie leurs commerces de proximité, que je visite dès que j'ai une réunion dans le bout du métro Laurier. Et, la nuit, il m'arrive de rêver que j'habite dans un cottage à Ahuntsic... avec un espace de stationnement pour mon gros CR-V. ●



© Marie Parent

Elle me déprime toujours autant, cette banlieue lointaine dont on sort à 6 h du matin pour aller travailler au centre-ville et qu'on retrouve à 19 h après avoir passé 4 heures de sa journée, seul, dans le trafic, à sacrer contre les bouchons.

Pier-Luc Lasalle est auteur et scénariste. Pour le théâtre, il a écrit, notamment, *Construction*, *Judith aussi* et *L'Anatomie du chien*. En ce moment, il participe à l'élaboration de téléseries, tout en faisant des rénovations dans sa maison de banlieue.